

Entretien avec Daniel Boulanger

C'était en janvier 1984. J'avais invité Daniel Boulanger au Centre Culturel de Compiègne. Peu avant, je l'avais rencontré chez lui à Senlis. Nous avions bavardé.

Jacques Demarcy

«Né à Compiègne» est-ce si important ? Pourquoi le signaler sur la couverture de vos livres ?

Simplement parce qu'on me le demande tout le temps. Je suis né à Compiègne. Mon grand-père fabriquait du fromage, mon père en vendait. Ils étaient là en 1911, je suis né en 22. La maison a été bombardée en 40, brûlée pendant qu'Hitler était en train de signer l'armistice. On a retrouvé deux mètres de gravas et de cendres. C'est important au sens où c'est la seule fois où j'ai vu des larmes dans les yeux de mon père, quand on est rentrés, les premiers d'ailleurs - partis les derniers, rentrés les premiers. Je n'ai jamais voulu revenir à Compiègne, en partie à cause de ça. Il y a quelque chose ... ça me fait de la peine à chaque fois, même aujourd'hui. Cependant j'y vais avec joie, j'y passe, car j'y ai très peu d'amis. Mon prof de philo, je l'ai toujours, mais c'est tout. Et comme je n'ai plus de famille...

Compiègne réapparaît dans bon nombre de vos nouvelles sous une forme déguisée...

Tout à fait déguisée. Et puis c'est le Compiègne qui a été détruit. On ne peut pas vivre de sa naissance jusqu'à l'âge de 18 ans dans un coin sans y avoir tous ses souvenirs. Mais pour moi c'est une ville mythique maintenant, vous ne pouvez pas la reconnaître. Il y a toujours la rue Solférino, la place du Change, mais ça n'a plus rien à voir avec ce que c'était ... J'ai habité 25 ans dans Paris, dans le XIVème, qui était aussi un coin de province. Et j'ai habité à Clermont, à Pont, à Senlis, c'est à-dire des petites villes. Et souvent, pendant les vacances, je vais dans des petites villes. J'ai voulu faire un ensemble de nouvelles sur cette notion : la petite ville, écrites en italique bien entendu. Et d'ailleurs je reçois du courrier d'un peu partout à chaque livre, me demandant quand j'étais passé ici, ou s'il n'y a pas telle personne dont j'aurais changé le nom. Or je ne suis jamais allé là où on suppose. C'est assez rigolo, au fond.

Les lecteurs se reconnaissent !

Tout à fait, et ça m'a toujours encouragé. Recevoir une lettre, c'est suivre la vie de son livre, sans quoi on ne saurait pas ce qu'il devient.

Beaucoup de vos nouvelles se passent en province.

Oui, bien qu'il y en ait un certain nombre qui se passent à Paris.

Mais dans un cadre qui est provincial, un peu désuet. Dans « Les très riches heures de Monsieur de Seules », par exemple, la première nouvelle de « Table d'hôte », ce vieil hôtel particulier où l'on reconnaît au passage Aragon ...

Tout à fait. Mais chaque nouvelle a une histoire, vous savez. Prenez celle-là. Avec ma femme on ne doutait de rien, il y a une trentaine d'années. On n'avait pas un sou et on cherchait - mais alors, pas un - on cherchait à se loger et, carrément ! on allait pousser les grands portails de la rue de Varenne. C'est comme ça qu'on a commencé. Evidemment, il n'était pas question de pouvoir s'acheter quoi que ce soit là-dedans, mais on a trouvé cette maison fabuleuse qui était à vendre en trois morceaux, par étages. Ça ne s'est pas fait, mais tout ça, on le garde dans sa tête. Toutes les nouvelles partent de quelque chose qui a les pieds sur terre, qui est telle rue, tel bonhomme. Il y en a d'autres qui se passent à Paris, mais dont le héros vient de ma petite ville, Senlis.

Il me semble que dans « Table d'hôte », votre dernier recueil de nouvelles, la psychologie, voire la psychanalyse, fait un peu une entrée dans le cadre provincial.

N'est-ce pas ce qui se passe dans la réalité, en ce moment ?

Et j'ai quand même deux filles, dont l'une est chef de clinique. J'ai des amis analystes. Et j'avais toujours rêvé de faire un ensemble sur les confidences de ma femme, qui est médecin. - Je suis dans ce milieu-là, bon ... - mais je ne l'ai jamais fait. C'est une mine inépuisable ; j'ai toujours eu envie de faire une série de nouvelles extraordinaires, toutes branchées sur le déphasage mental. Le prochain c'est encore, disons, « une suite » à « Table d'hôte », bien qu'il n'y ait pas de suite dans un vitrail : les pierres vous les apportez une à une et puis un beau jour vous arrêtez la rosace parce que c'est fini, vous passez à autre chose. C'est ce qui va m'arriver, je crois.

Vous n'envisagez pas un mode de rassem-

blement de ces trois ou quatre cents nouvelles, auxquelles vous donneriez un fils conducteur ... ?

Mais je pense qu'elles forment déjà un tout. D'ailleurs, c'est assez rigolo, ce que vous me dites là : il y a quinze jours le Conservateur de l'Arsenal m'a demandé des manuscrits et je lui ai porté 442 manuscrits de nouvelles. J'en ai gardé quelques-uns pour moi ... Mais, en ce moment, je fais autre chose. J'ai écrit deux pièces cette année. Je ne sais pas si ça verra le jour mais j'en ai envie. C'est par là que j'ai commencé à Compiègne. Avec les élèves de philosophie, puis de mathématiques, j'avais écrit, monté, et joué, deux pièces au théâtre qui a été détruit, qui est démolie, qui était une petite merveille, au bas de la rue Othenin... Des choses comme ça font que vous fuyez ce coin. On n'a pas le droit de faire ce qu'ils ont fait là. Rien ne menaçait, vous comprenez, surtout pour en faire une sorte de parking absolument dégueulasse, nul, rien ... Non, non, ça me dégoûte, moi ... Vous me direz, je ne peux être bien nulle part étant donné qu'un peu partout se passent des choses comme ça. Eh oui. Je suis de moins en moins bien. Alors je reste chez moi.

Ça vous touche beaucoup, cette disparition des choses ... ?

Oui. Bien sûr, on ne peut pas tout garder, mais quand une chose est bien ... Vous me direz, il y a la guerre. Certes. Et ce qui nous attend ne va pas être piqué des vers non plus. Mais quand il n'y a pas la guerre, quand il n'y a pas les incendies, les grands fléaux, mais que c'est la bêtise qui démolit tout ...

Ou l'intérêt, le profit électoral ...

Non, c'est d'abord la bêtise.

Pourquoi la nouvelle plutôt que le roman ?

Parce que c'est ma longueur. Je suis fait pour le 100 mètres et pas pour le 10 000. Et pourquoi écrire ? On pourrait commencer comme ça. Eh bien, c'est ce qui me tient droit, qui me tient debout, ça me sert de squelette. Quand je rentre le soir, que je vois la suite de mes bouquins les jours de déprime, je me dis « non, faut que tu continues ». C'est ma morale. Et puis c'est la vraie vie pour moi. Ah oui !

Il me semble que dans certaines nouvelles il y a l'embryon, le scénario d'un roman possible, mais que vous n'exploitez pas. C'est sans doute ce qui fait l'intérêt de votre écriture : elle préserve une part de mystère qui nourrit nos rêves.

C'est délibéré. Je ne me contente pas d'écrire une histoire qui va de A à Z. Elle est sortie, elle traverse la rue, elle reçoit un coup de fusil, elle tombe, ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse dans cette histoire, c'est que dans la traversée de la rue - qui a 8 mètres par exemple - on apprend toute la vie, tous les désirs, tout l'effondrement, et POURQUOI elle reçoit cette balle par exemple - j'invente - et que tout soit là. Il y a d'autres explications sûrement, mais c'est la mienne. Il faut toujours rester sur un désir, malgré la «chute». Mes nouvelles n'ont pas toutes des chutes, et certaines pas d'histoire. Parfois c'est un moment, c'est simplement quelqu'un qui lève son verre et qui, dans le fait de lever son verre et de regarder le vin par transparence, se met tout à coup à rêver, se souvenir. Je ne sais pas si j'ai écrit ça, mais c'est le principe.

Outre les nouvelles, vous avez écrit et continuez à écrire de nombreux scénarios. Y a-t-il un rapport entre ces deux genres, ces deux activités ?

Aucun.

Mais certaines de vos nouvelles contiennent une intrigue, ou un mystère, qui pourrait suffire à un film. N'en avez-vous adapté aucune pour le cinéma ?

C'est arrivé trois fois. Avec «Un dessert pour Constance» qui était l'histoire de deux balayeurs qui trouvent un livre de cuisine. Avec «La dame de cœur». Et aussi avec «Les longues lunes» que jouaient Madeleine Robinson et Jacques Dufilho. Un très beau film. J'ai adapté la nouvelle, mais je n'ai quasiment pas eu de travail. Tout y était. J'ai même été obligé, dans cette nouvelle qui n'est pas longue, de supprimer des tas de choses pour passer au film. Car si vous écrivez «Ils descendirent vers la première vague de la mer», à partir de ces dix mots, vous pouvez tourner deux minutes, si c'est génialement fait. Et tout est comme ça.

J'ai l'impression qu'il y a dans votre oeuvre, dans sa relative prolixité, comme une sorte de course pour passer à la nouvelle suivante, à l'instant suivant, très vite. Je pense aussi à vos poèmes, qui forment souvent des séries, et qui condensent de brefs instants.

Oui, mais si je vous montrais les brouillons ... Il a été scié, à l'Arsenal, en voyant ça ... Le gribouillis ! ... Ce sont des «retouches», ces poèmes, dans tous les sens du terme. Je passe mon temps à ce qu'il ne reste plus rien. Ou le moins possible. Les vingt mots qu'on peut lire, il ne faut pas croire qu'ils sont venus comme ça, du premier coup !

Les poèmes tiennent du haï-ku.

Oui, mais ce n'en est pas, parce que le haï-ku est une forme très précise. Encore faut-il savoir le japonais, ce qui n'est pas mon cas, bien que j'aie un machin japonais. Ce sont des Japonais qui m'ont donné ce qui est dans mon cerisier là-bas, «la trompe de vent» ils appellent ça. Le vent fait tourner une petite feuille et une petite clochette. C'est dans mon cerisier. Je suis allé tourner avec les Japonais au début de l'été ; ils sont marrants. Alors, le haï-ku, ils m'ont bien expliqué. C'est une forme aussi fixe que notre sonnet classique, avec des lois rigoureuses. Mes poèmes ne sont pas des haï-ku.

Ce qu'on appelle le haïku en Europe, c'est quelque chose qui fixe un moment très bref, comme une condensation, une goutte d'eau très pure.

(Daniel Boulanger fouille dans un tiroir de son bureau et en sort un mince dossier)

Si je prends ça, tenez ... «AMOUR». Il n'y a plus qu'à le taper. «Une retouche à l'amour» :

mais l'allée des paroles

vers la façade claire

L'ombre a l'éclat du paon qui s'ouvre

C'est simple : ou vous aimez, ou vous n'aimez pas (rires). Avant, c'est les paroles, tous les machins. Et puis tout à coup cette chose absolue, admirable, qui est le moment où on va s'aimer. Il n'est pas besoin d'expliquer. Si j'écris un poème, ce n'est pas pour l'expliquer. Mais vous devez sentir, quand on va vers l'amour et qu'on commence à parler ... Et «l'ombre», ce qu'on cache, ce qui est triste, et tout à coup la somptuosité et la richesse ... Je ne vais pas mettre un commentaire en dessous.

Surtout pas. Laissons la touche nous atteindre comme la pointe d'un fleuret.

Mais ce n'est pas venu comme ça. Avant d'en arriver à ces deux lignes, puis à cet espace qui n'est pas gratuit - rien n'est gratuit - pour isoler le dernier vers ...

qui frappe très fort ...

Oui. Enfin j'espère (il feuillette le dossier). Ceux-là je les trouve trop longs, je vais les retravailler. Mais tenez. «retouche à la grandeur» :

horizon sans lèvres

lumière au cou fragile

je n'aurai de désordre

que la coulée d'un rêve au terril de la nuit

(long silence). C'est ce qui me plaît le plus, ces poèmes, ce qui me plaît vraiment. J'avais trouvé dans le journal de Renard, dans ma jeunesse, quelque chose comme ça - Je cite mal - : «Je voudrais faire des contes de plus en plus petits, qu'il ne reste quasiment rien». Il ne l'a

pas fait, ou qu'un peu, dans ses «Histoires naturelles». Il y a tellement de monde qui écrit des pavés, des cinq, six, huit cents pages ! Je n'ai rien contre, «Guerre et paix» est excellent, mais je suis incapable de faire ces choses-là. Je voudrais que ce soit dense, pas gratuit, pas des méandres pour le méandre.

Le contraire de l'épanchement, en quelque sorte.

Oui, mais si j'avais un jour à passer devant un tribunal et qu'un type veuille bien me comprendre, dans toutes, mon portrait y est : tous les désirs, toutes les choses mauvaises que je n'ai pas faites, je les ai mises là. C'est pour ça qu'on tient debout, d'ailleurs, quand on écrit. Et c'est pour ça que tout le monde devrait écrire. Au moins pour soi-même. On devrait apprendre aux gens à tenir une sorte de journal. Ce serait épatant qu'ils passent une demi-heure de leur journée avec une plume et du papier. On ne leur demande pas de savoir écrire, mais de tenir leur journal. Le monde irait mieux ! Sûr !

Les gens se verraient avec plus de distance. Ils n'ont souvent qu'une seule interprétation des choses, alors que lorsqu'on écrit, on est souvent plusieurs ...

Et la morale en prendrait un coup. Mais je poursuis une entreprise d'embellissement. Les types qu'on rencontre dans mes nouvelles sont en général des pauvres bougres ou des gens auxquels on ne prête guère attention : on ne leur trouve aucun intérêt. Et pourtant ... Je suis passé l'autre jour à la télévision avec quatre astrophysiciens. Ça s'est très bien passé, ils étaient contents. Parfait ! Je rentre le lendemain, la seule personne qui m'ait dit le mot mais tout de suite - c'est mon balayeur dans ma rue : un gros type épatant qui d'ailleurs se cache dans les coins pour lire. J'avais tenté d'aiguiller ces scientifiques en disant : ce que vous faites n'est tout de même pas un travail de bureau ; vous voulez nous faire croire que c'est uniquement un problème mathématique, que vous expédiez des choses et qu'on vous renvoie des chiffres, des ordres, des numéros ; au départ vous avez une idée du monde, quand Einstein a trouvé sa formule, il avait une idée globale du monde !! Je voulais en somme que ça aille plus loin, que ça dévie vers la métaphysique si vous voulez. Mais à chaque fois ils souriaient et on revenait aux calculs. Eh bien, savez-vous ce que me dit mon balayeur lorsque je le croise le lendemain matin : «Monsieur Boulanger, j'ai été obligé de tourner le bouton quand j'ai vu que vous n'arriviez pas à parler de l'infini». C'était le mot, non ?

★ ★
★

